



# Réception de Roger Foulon

DISCOURS DE ROGER FOULON

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 26 FÉVRIER 2000

Face à face, montagne  
Verrouillée  
Monstre aux yeux de neige...

Je me souviens, Monsieur, de ces vers lus dans vos *Neufroyaumes*. Et encore :

J'ai marché, monté, escaladé  
J'allais, ivre de dévotion...  
Au sommet, la neige me consume.

Voici, Monsieur, la preuve, mais on le sait depuis longtemps, que vous aimez, dans votre poésie comme dans la réalité, ce que vous avez un jour appelé « le message des hauts confins ». Partout, dans vos livres, on retrouve cette dévotion, surtout dans vos *Élégies d'Évolène*. Au départ de cette localité valaisans, laissant parfois les Aiguilles rouges ou la Dent blanche, il vous plaît de longer le Rhône qui coupe la montagne de sa lame, et de visiter le site étonnant de Raronne où Rainer Maria Rilke repose sous un tertre rendu plus lumineux, dans la lumière des neiges proches, par les roses que des mains pieuses y font fleurir.

Et c'est vous, Monsieur, qui malgré votre passion pour les altitudes, avez consenti, cet après-midi, à laisser vos adrets et vos ubacs, à déposer un moment votre piolet et votre havresac pour vous intéresser à mon minuscule royaume de

basses terres dont le point culminant, vers le sud, frise à peine les trois cents mètres. Vous avez bien voulu vous pencher vers ce que je crois être, à tort sans doute, mes trésors, c'est-à-dire mes moments de joie, de tristesse, de délire, là où des gens à l'âme simple et généreuse vivent dans des décors faits d'arbres, de plantes sauvages, de bêtes et d'eaux ainsi que de larges ciels où passent plus de bises que de brises.

Je vous dois donc dire, Monsieur, toute ma gratitude pour votre patience et votre science, car vous m'avez appris sur moi-même bien des choses qui, parfois, dans la rapidité de la vie m'avaient échappé, mais dont vous avez retrouvé les traces souvent secrètes. Merci, Monsieur. Mais de vous appeler ainsi, comme l'on faisait jadis en s'adressant à l'aîné des frères du roi, ne me sied guère, car nous nous connaissons depuis si longtemps déjà. Il est vrai cependant, qu'en nos premiers moments de dialogue, nous nous vouvoyions. J'ai d'ailleurs eu la curiosité de relire des lettres de vous que j'ai conservées. Elles sont la preuve de cette étonnante habitude. Mais, bonheur ! du Monsieur, puis de Cher Monsieur, les en-têtes glissent vers plus de naturel et d'amitié, grâce à nos prénoms... Enfin, Monsieur, puisque telles sont les règles de notre Compagnie, je suis bien contraint d'en user. Cependant, croyez bien que le *Monsieur* et le *vous* sont le *tu* du cœur.

Chères consœurs, chers confrères,

Laissez-moi vous dire aussi mon plus profond merci d'avoir bien voulu m'appeler à siéger parmi vous.

Sans doute ce choix a-t-il été guidé par diverses considérations. Je n'aurai pas la fatuité de croire que, seuls, mes livres aient à ce point attiré vos regards. N'y a-t-il pas eu plutôt conjugaison heureuse entre une œuvre et l'action que j'ai tenté de mener durant plus de cinquante ans en faveur des écrivains et de la littérature française de notre pays en tant, notamment, que président de l'Association des écrivains belges de langue française et peut-être, comme animateur d'une revue littéraire, *Le Spantole*, qui totalise à ce jour plus de huit mille pages et vient de publier son 318<sup>e</sup> numéro.

Je connais d'ailleurs la plupart d'entre vous, j'ai eu souvent l'occasion de vous rencontrer et vous êtes bien plus que des visages un instant croisés. Je suis souvent

venu dans cette maison et je me réjouis de pouvoir, plus régulièrement encore, y rejoindre tant de sommités et d'auteurs éminents ayant choisi de servir une langue. Car j'adhère pleinement à ce que Charles Bertin n'a cessé de dire : « Je proclame que ma patrie mentale, c'est ma langue, et que ma langue est française. »

Que notre Compagnie ait été créée à l'initiative de Jules Destrée n'est pas pour me déplaire. Je suis de sa province. À quelques encablures d'une frontière un jour arbitrairement tracée, j'ai été bercé, comme il le fut, par des voix rocailleuses et wallonnes. Il m'arrive d'ailleurs de me laisser séduire à tel point par cette langue qu'à diverses reprises j'ai signé des poèmes portant son sceau.

Vous m'avez, chers consœurs et confrères, octroyé l'honneur d'occuper le fauteuil attribué, dès 1920, à Albert Mockel, poète de *La Flamme immortelle*, admirateur passionné de Mallarmé et défenseur des symbolistes. Il y fut remplacé, dès 1945, par Lucien Christophe, qui devint le directeur général des beaux-arts et des lettres au ministère de l'Instruction publique. À sa mort, pour lui succéder, vous avez choisi Jeanine Moulin. Elle admirait beaucoup son prédécesseur... Petit clin d'œil en passant. L'Académie semble conserver ses membres : vingt-cinq ans de présence en son sein pour Mockel, trente pour Christophe, vingt-deux pour Jeanine Moulin. Si la chose continue, je finirai par y devenir au moins centenaire.

De ces trois auteurs à qui je succède, se dégage, et c'est assez révélateur, une constance dans le chant et la manière de dire, à savoir cette merveilleuse façon d'unir la vérité et la beauté des choses aux grandes orgues qui ne cessent, à l'intérieur de tout être, de clamer la force et la permanence du mystère et le besoin, jamais apaisé, de vouloir le cerner pour en pénétrer l'impénétrable.

Jeanine Moulin est, pour moi, le modèle même de l'écrivain — précisons, de l'écrivains — qui, sans jamais s'arrêter de s'inclure dans le monde, obéit à ce souci de quitter chaque jour les habitudes tapageuses de l'existence pour se réfugier au cœur de cantons où l'imaginaire et la méditation permettent de s'approcher de la beauté et de la retrouver sans cesse. Toute sa vie est, de la sorte, dès son enfance, marquée par cette oscillation continue allant des réalités aux rêves, du pragmatisme à la célébration de l'harmonie intérieure, des splendeurs peu à peu découvertes aux angoisses que l'existence fait peser sur toute âme.

Cette manière de comprendre, puis d'obéir pleinement à sa vocation, Jeanine Moulin le doit en grande partie à l'influence déterminante de ses parents. Ceux-ci,

libres penseurs polonais, d'origine juive, quittent Varsovie dès 1907 et débarquent à Bruxelles complètement démunis malgré les études qu'ils ont faites là-bas. Mais les Rozenblat ne sont pas du genre à baisser les bras. Sans perdre un moment, le père, qui a pourtant en poche un diplôme d'ingénieur qu'on réfute ici, reprend, durant cinq ans, des études de polytechnique à l'Université libre de Bruxelles. Sa mère, elle, entame des études sociales et continue à pratiquer l'écriture ; le théâtre du Parc jouera d'ailleurs une de ses pièces. Le couple occupe une demeure, non loin des étangs d'Ixelles. À cette époque, le chauffage central effectue sa percée. Les Rozenblat créent une firme qui se spécialise dans ces installations modernes. La chance daigne leur sourire et leur entreprise prospère. Plus tard, ils feront construire une maison presque en face de l'immeuble qu'ils occupent alors. Ce sera le 72 de la rue des Échevins que Jeanine Moulin occupera par la suite. Jeanine passera donc toute sa vie dans ce quartier, véritable oasis à l'orée de la grande ville. Cet endroit va d'ailleurs marquer considérablement la fillette, puis l'adolescente. À travers son œuvre future, on retrouvera souvent trace de ce quartier qui va nourrir à la fois son âme et ses livres.

Ainsi, dans *Les yeux de la tête*, publié en 1988, le récit titré *La salle à manger*, parle longuement de cette magie des lieux. En ces pages, Jeanine Moulin détaille avec émotion les souvenirs du temps heureux de son enfance, puis de sa jeunesse, mais avec pudeur — ce sera toujours une des grandes qualités de Jeanine Moulin —, avec aussi un certain souci de gommer les réalités. Elle s'appelle ici Linda, au lieu de Jeanine, et elle situe ces épisodes, non à la rue des Échevins, mais à la rue Percinet. Cela ne va pas, pour l'écrivaine, sans un certain plaisir de la duperie souriante. « Où habites-tu ? » demande-t-on parfois à Linda. « Rue Percinet », répond-elle, avec l'assurance que procurent les beaux mensonges. Percinet, un des héros, au XVII<sup>e</sup> siècle, de Marie-Catherine d'Aulnoy. Mais, en réalité, dans *La salle à manger*, rien n'est mensonge. Jeanine Moulin y évoque ses désirs les plus secrets. Citons : « Ses parents qui la délaissent après l'avoir couverte de caresses, ignorent ce que leur fille deviendra ! Plus tard, à n'en pas douter, l'incroyable sera son pain quotidien qu'elle partagera avec les plus illustres de la ville. La pâte en aura été levée par les ambitions qui s'esquissent déjà obscurément en elle. »

Cette enfant qui semble ainsi douée pour les prémonitions n'a guère plus, alors, que l'âge de raison. Elle est née, en effet, à Ixelles, le 10 avril 1912. La guerre

de 1914-1918 l'a un peu éloignée, avec ses parents, du havre ixellois. La famille s'est retirée pour quelque temps à Rixensart. Mais ce n'est qu'une parenthèse. On est bientôt de retour à la rue des Échevins. Une existence de travail qui confère l'aisance et permet à la famille Rozenblat de sacrifier sans cesse à son besoin d'hospitalité. On reçoit beaucoup chez Linda-Jeanine. On y rencontre André Baillon et Germaine Lievens, sa compagne, Franz Hellens et Fernand Crommelynck (« les syllabes de son nom battent comme les notes d'un carillon », dira-t-elle), Eugène Zamiatine, ingénieur et romancier venant d'arriver de Russie, Joseph Roth, un écrivain autrichien, d'autres encore. Durant ces rencontres, on lit des vers, on interprète de la musique. Jeanine découvre peu à peu le merveilleux domaine de l'art. Elle s'initie aux joies du piano, visite des expositions, lit beaucoup. On apprécie déjà sa vivacité d'esprit. Elle s'émeut et « l'évocation de la grandeur des choses et de leur déclin » la plonge dans le désarroi et le doute. Elle comprend instinctivement que les signes qui s'échangent auprès d'elle, de même que toutes ces syllabes qui s'épellent, « il faut s'efforcer de les arracher à l'ombre ». Ainsi naît et se précise l'inextinguible besoin de connaître et d'écrire.

Depuis 1925, la famille s'est installée définitivement dans sa nouvelle demeure. Jeanine Moulin a grandi. Elle est à présent une jeune fille qui fréquente le lycée. Elle y est conquise par l'enseignement d'un de ses professeurs. C'est Léo Moulin qui, le premier, lui lit des vers de Nerval. Plus tard, elle l'épousera. Mais les lieux qu'elle habite la subjuguent aussi. Elle évoquera souvent cet environnement, notamment dans un de ses récits, *Le cahier*. « Dehors, des odeurs de tilleul et de menthe me rafraîchissent l'esprit... Deux étangs bordés de saules et de marronniers forment un huit un peu étiré où pétillent les lumières de quelques réverbères. »

Déjà, elle entre à l'Université libre de Bruxelles pour y suivre les cours de philosophie et lettres en compagnie, entre autres, d'Henri Cornélus et de Fernand Verhesen. Émilie Noulet, qui laissera des traces indélébiles dans l'esprit de tous ceux qui l'approcheront, y est son professeur et son maître de stage. Elle va marquer profondément la jeune étudiante par sa façon de concevoir l'exégèse poétique. Elle se moque des biographies romancées ; seul lui importe le texte à scruter avec une patiente objectivité, d'un point de vue à la fois syntaxique et

sémantique, intellectuel et esthétique. C'est la méthode dont va alors user Jeanine Moulin dans ses premières recherches.

À l'époque, son dieu est Gérard de Nerval. Rien d'étonnant donc qu'elle le propose comme sujet de mémoire en fin de cycle universitaire alors qu'un de ses maîtres lui suggérerait d'étudier « l'évolution du verbe *être* dans les patois anglo-normands ». Elle se lance donc à corps et cœur perdus dans le décryptage des *Chimères*, « ces poèmes de la folie de Gérard », explique-t-elle tout de go. Et elle précise : « Écrits dans une langue nouvelle, limpides malgré leur symbolisme multiforme, construits aux confins de la réalité et du rêve cosmique, ils sont passionnants, car ils synthétisent, sous la forme la plus haute, tous les sentiments que Nerval avait ébauchés dans ses œuvres antérieures. » Ce que réussit d'emblée Jeanine Moulin, c'est évoquer l'état psychique du poète afin de percer l'hermétisme de certains sonnets par référence à diverses œuvres en prose, telles *Aurélia* ou *Les filles du feu*.

À la lecture de ce travail, le professeur Lucien-Paul Thomas s'étonne de la limpidité de la démonstration. Charmé, il présente l'ouvrage au *Prix des essais* créé par le *Journal des poètes*. Le jury lui décerne la palme en 1937. Aussitôt, *Les cahiers*, dirigés à l'époque par Pierre-Louis Flouquet, publient l'étude primée. Réaction d'Émile Henriot, considéré alors comme le plus célèbre des critiques français. Dans *Le temps*, il publie un éloge dont le retentissement est grand. « Une jeune inconnue », écrit-il, « vient de nous prendre par la main pour nous conduire au plus obscur de la caverne où la poésie tisse ses songes ».

Sa passion, Jeanine Moulin continue à la témoigner à Nerval. Cela va la conduire à développer son mémoire universitaire. Douze ans plus tard, en 1949, elle confie les résultats de ses recherches à la librairie Droz, de Genève, qui va les publier dans sa fameuse collection *Textes littéraires français*, sous le titre *Les chimères, exégèses de Jeanine Moulin*. Il s'agit, en fait, d'un livre complètement modifié. Il se veut une espèce de guide pour étudiants et chercheurs. Chaque sonnet des *Chimères* y est disséqué, quatrain après quatrain, tercet après tercet, donnant ainsi les clés nécessaires pour pénétrer dans l'univers mystérieux du message.

Dès cette première œuvre, la voix de Jeanine Moulin a déjà son timbre propre. L'essayiste procède par petites touches — cette façon d'écrire qu'on

retrouvera dans sa poésie —, par assertions que les événements corroborent toujours, par des citations et des analyses nourries de pertinence. C'est, en fait, toute la personnalité de l'auteur qui s'affirme dès ici avec ses composantes : exactitude poussée jusqu'au scrupule, intelligence inductrice des solutions originales, générosité dans ses jugements et recherche d'un style souple, imagé, souvent retravaillé et enrichi de mille trésors.

Le succès que connaît *Les chimères* incite Paul-Louis Flouquet à demander à Jeanine Moulin de rédiger un essai consacré à Guillaume Apollinaire. Il constitue le 62<sup>e</sup> numéro des *Cahiers du Journal des poètes* et paraît dans la série anthologie de cette collection sous le titre *Manuel poétique d'Apollinaire enrichi de textes rares et inédits*. Jeanine Moulin y suit à la trace les pérégrinations tant humaines qu'idéelles du fils d'Angelica de Kostrowitsky. Elle décrit les remous qui, en ce début du XX<sup>e</sup> siècle, secouent le monde. Elle a, pour le faire, de petites notations pleines d'exactitude ; « les rythmes du jazz-band montent dans l'air », écrit-elle. « Premiers tangos au son des musiques câlines, le cake-walk, le cancan. Le cinéma, ce jeu nouveau, projette ses images tremblantes, ses personnages aux gestes mécaniques, aux yeux exorbités. » Elle rattache son modèle à Nerval « pour l'irréelle et brûlante auréole qui borde chacun de ses poèmes ». Elle le montre influencé par Braque, Picasso, Stravinsky. Une cinquantaine de pages pénétrantes introduisent un choix de poèmes de Guillaume, des dessins d'André Rouveyre, des inédits et des lettres de guerre envoyées du front à des amies et à d'autres écrivains combattants comme lui.

À la façon de son premier essai, Jeanine Moulin va amplifier considérablement ce travail et le proposer, enrichi, à la librairie Droz qui l'accueillera en 1952 dans ses *Textes littéraires français*. Plus didactique, comme l'exige cette collection, mais aussi plus complet, cet essai présente successivement Apollinaire comme poète de la tradition, poète s'intéressant à l'amour, à la fuite du temps, au sens de la vie et de la mort, poète aussi de l'invention, influencé par Rimbaud, par le futurisme et le cubisme.

En raison du succès remporté par ces deux livres, Pierre Seghers lui demandera par la suite d'écrire deux autres études consacrées, l'une à Marceline Debordes-Valmore, l'autre à Christine de Pisan. La façon de travailler de Jeanine Moulin fait ici encore merveille. Son *Marceline* sera réédité plusieurs fois dans la

collection *Poètes d'aujourd'hui*. On est en 1955 et Marceline est la première femme à pénétrer dans la « Galerie Seghers ». Réhabilitation venant à son heure d'une femme qui, non seulement, écrit des poèmes sous la dictée de son cœur aimant ou meurtri, mais interprète, un peu partout, notamment à Bruxelles, sur la scène de la Monnaie, des tragédies telles que *Phèdre ou Britannicus*, puis s'éprend d'Olivier, un beau jeune homme rencontré chez une amie. Cet Olivier l'engrosse, mais Marceline épouse finalement un acteur au talent moyen qui joue sous le nom de Valmore. Elle le trompe vite avec des tas d'amants, mais deviendra surtout l'amie de bien des hommes célèbres de l'époque, comme Hugo, Balzac et Sainte-Beuve. Jeanine Moulin commente longuement ces errances de son modèle qu'elle suit dans ses cheminements à travers une vie tumultueuse.

Cette manière d'appréhender pleinement le monde, Jeanine Moulin va la retrouver chez Christine de Pisan, qu'elle accepte de présenter en 1962 aux éditions Seghers. Une quarantaine de pages servent d'introduction à un choix de poèmes de Christine, qui, dès le début du XV<sup>e</sup> siècle ose, a dit un jour Jean Tordeur, « revendiquer le droit de s'instruire, le droit d'administrer ses biens et de proclamer sa liberté à l'égard de l'homme tout en ne voulant pas se priver de lui ». En compagnie de l'essayiste, on chemine ainsi, avec Christine, de Venise et de Bologne, à Paris où « son père, réputé pour ses connaissances en médecine, en astrologie et en philosophie, est mandé auprès de Charles V, en qualité de conseiller ». Toute jeune, Christine perd son mari, un notaire, plus vertueux que riche. Sa douleur s'épanche en des vers que Jeanine Moulin s'efforce, avec bonheur, de traduire en français d'aujourd'hui. Cette veuve de vingt-cinq ans se met à la tâche. En peu de temps, elle accumule prose et poésie, débats et confessions. Elle part aussi en guerre contre la guerre, elle chante la fraternité et la charité. Son lyrisme religieux se mêle à une sacralisation de l'amour et de la nature.

Sans doute cette dilection pour l'œuvre de femmes, développée dans son *Marceline Debordes-Valmore* et son *Christine de Pisan* va-t-elle être le point de départ de tout un pan de l'activité future de Jeanine Moulin. L'attrait profond et irrésistible qu'elle éprouve à l'époque pour la poésie féminine va se concrétiser dans une autre série de travaux. Mais bien des choses se sont passées auparavant et ont bouleversé douloureusement le monde. Au moment où, tout à l'heure, j'ai abandonné la vie de Jeanine Moulin, des nuages s'amoncellent à l'horizon. Les



croix gammées frémissent partout sur fond de sang. L'Occident a beau s'inquiéter, des tribuns lucides annoncer le cataclysme, le destin est en marche. Pourtant, Jeanine Moulin connaît le bonheur auprès de celui qu'elle a épousé et dont elle vient de prendre le nom. Léo Moulin, qui fut son professeur, devient un compagnon de chaque instant, un conseiller qu'elle admire pour ses qualités morales et pour son oeuvre en train de naître. Docteur ès lettres de l'Université de Bologne, docteur en philosophie et lettres de l'Université libre de Bruxelles et licencié en sciences économiques, n'a-t-il pas, dès 1936, publié aux éditions Labor un essai intitulé *De Robespierre à Lénine* et, trois ans plus tard, à la même enseigne *Du traité de Versailles à l'Europe d'aujourd'hui ?* Agnostique, il s'intéresse cependant beaucoup au monde vivant des religieux et à l'univers monastique. Un moment aussi, il a été « prisonnier du régime de Mussolini pour avoir transporté des papiers clandestins ». Jeanine Moulin veut réussir pleinement cette union. Elle sacrifie beaucoup de temps à sa nouvelle tâche d'épouse. À Lucie Spède, qui l'interroge un jour pour composer un dossier publié par l'hebdomadaire *4 millions 4* et repris ensuite dans le volume intitulé *Cent auteurs*, elle avoue qu'à l'époque, elle s'intéresse à la puériculture et suit des cours de cuisine dans une école professionnelle pour y expérimenter bien des spécialités culinaires qu'elle réalise le soir, chez elle, et propose à celui qu'elle avoue être son « époux-cobaye ».

Mais la guerre se déchaîne bientôt et déchire le monde. Jeanine Moulin se rétracte au mieux dans sa coquille. Malgré ses origines, elle parvient à échapper aux mailles du filet. Après s'être passionnée pour la poésie d'autrui, elle commence, elle aussi, à s'adonner au poème. En outre, au cœur de la tourmente, un enfant est attendu. Elle s'enthousiasme et dit son impatience :

Puisque tu te blottis dans le creux de ma chair  
Des ondes de douceur calmeront ton attente  
Comme la biche au bois, à l'abri des lumières,  
Tu dors dans le palais d'une fiévreuse infante.

Naît alors le petit Marc. Sa mère le salue :

C'est un garçon, un vrai, il ne sait pas l'usage  
De l'effroi, du pardon, de l'humeur qui trahit  
Il saura bien choisir entre amour et mépris.

Suivons un instant la trace de ce petit être. À son propos, Jeanine Moulin a conté une anecdote assez révélatrice de sa personnalité. Marc l'a accompagnée lors d'une visite qu'elle doit rendre au ministère, à Lucien Christophe. « L'entretien terminé », dira-t-elle, « je veux récupérer mon petit garçon que j'ai laissé dans la pièce voisine. Mais je ne le trouve pas. Affolement ! Lucien Christophe se lance avec moi à la recherche du jeune disparu. Cet enfant avait sa dignité. Ne voulant pas faire antichambre, il s'était boudeusement caché entre les chambranles d'une double porte. » Prenant de l'âge, Marc, souvent, n'en fera qu'à sa tête. Après une licence en sciences économiques, politiques et administratives, sa mère eût souhaité le voir s'occuper de l'entreprise familiale qu'elle gère depuis la mort de ses parents. Mais Marc préfère le jazz à toute autre chose. Il l'aborde grâce au piano, grâce aussi à la complicité de Robert Goffin. Bientôt, il fait partie d'une formation musicale, crée des ensembles divers, devient animateur de radio, produit quantité d'émissions, compose de la musique de films, des disques. Plus tard, il sera le père de deux enfants, Denis et Corinne, à qui leur grand-mère dédiera un recueil de contes, *Voyage au pays bleu*, illustré par Élisabeth Ivanovsky.

Ni la maternité, ni les années cruelles de l'occupation n'entament l'ardeur de Jeanine Moulin. Entourée de sa famille et de quelques amis, elle chemine au cœur de ces moments difficiles :

Vie si pleine d'eux, les miens  
que je ne cesse de balayer du regard  
leur plage de blond accueil où je m'épanouis

avoue-t-elle.

Des vers naissent alors dans la solitude et le silence. Elle sort de la guerre en ayant rassemblé l'essentiel d'un recueil au titre révélateur, *Jeux et tourments* que publie, en 1947, la Maison du poète, dans une collection où, à la même époque, figure aussi Charles Bertin, avec ses *Psaumes sans la grâce*.

Dès lors, au fil des mois, je rencontre personnellement assez souvent Jeanine Moulin. Elle m'impressionne beaucoup par sa bonté tranquille, sa gentillesse, son dynamisme, sa lumineuse beauté de quadragénaire et son inflexible volonté de conduire au mieux sa vie.

Tandis qu'elle continue à signer des poèmes — je les évoquerai bientôt — elle voyage beaucoup (certains de ses recueils y feront parfois allusion), elle dirige ses affaires et, surtout, reprend une de ses tâches favorites qui consiste à découvrir et à parcourir les trésors de la poésie féminine. Elle chemine ainsi à travers des milliers de pages tracées par des femmes qui y projettent leurs émois, leurs troubles amoureux, leurs joies de mères, leurs désillusions, mais aussi leurs revendications face à la servitude, aux entraves, voire à l'esclavage où l'on ne cesse de les maintenir depuis des siècles. De la sorte, Jeanine Moulin recueille une ample moisson de textes révélateurs auxquels elle adjoint des notices bibliographiques qui sont autant de sésames pour connaître mieux celles qu'elle a jugé dignes de figurer dans ses bilans.

Ainsi vont paraître, aux éditions Pierre Seghers, trois forts volumes successifs. Deux d'entre eux seront repris par Marabout. Le premier paraît en 1963. Il est consacré à l'époque moderne. Le deuxième, trois ans plus tard, reprend des poétesses ayant vécu du XII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. Le troisième, enfin, publié en 1975, a pour titre *Huit siècles de poésie féminine*. Dans celui-ci, on trouve cent treize noms de femmes ayant chanté de la fin du XII<sup>e</sup> siècle (Marie de France et Béatrice de Die) au milieu du XX<sup>e</sup> siècle (Francine Caron et Hélène Sevestre). L'un des intérêts de ces anthologies réside, sans conteste, dans leurs introductions. Elles précisent les constantes de la poésie féminine et les thèmes de prédilection qui se retrouvent à travers plus de neuf siècles d'écriture.

« Bravant les tabous séculaires », écrit Jeanine Moulin, « la femme n'a cessé, de la sorte, de se manifester et de se révéler. » Sans se muer en suffragette, l'essayiste applaudit la lente mais irréversible prise de conscience ainsi que l'évolution psychologique et intellectuelle des femmes. Jeanine Moulin souligne leurs qualités, l'acuité de leur perception, leur volonté d'indépendance, leur caractère intuitif, leur côté sentimental dégagé de tout intellectualisme aussi bien que leurs défauts, notamment les retombées du romantisme, l'éloquence,

l'emphase ou la prolixité lamartimenne. Néanmoins, constate encore Jeanine Moulin, après 1920, les femmes apprennent à s'abstraire d'elles-mêmes pour se placer dans le sillage de l'universel et donner plus de sens à la durée et à la mort.

Cette prospection de l'univers poétique féminin va amener Jeanine Moulin à créer un néologisme pour désigner la spécificité de ces messages. Elle propose le mot *féminitude* forgé à l'exemple de *négritude*. Elle le définit comme suit : « Dans mon esprit, la féminitude transcende la féminité, qui distingue l'ensemble des caractères propres à la femme et n'a donc qu'un sens très limité. La féminitude, en grande partie créée par le conditionnement social dont les êtres font l'objet, est ce qui différencie les réactions biologiques, psychiques et intellectuelles des femmes, de celles de l'homme. »

La démonstration de cette spécificité féminine s'appuie sur des textes choisis avec un discernement très sûr et un sens didactique sans faille. De la sorte, a noté Jean Tordeur, on parvient à surprendre les « nuances infinies du cœur féminin : l'exaltation amoureuse ou religieuse, la fidélité, la solitude, le dépassement de soi, la louange, le désir toujours neuf de donner ». Il faut pénétrer pas à pas dans cette forêt touffue de la poésie féminine pour surprendre, à l'orée de chaque clairière, ces intentions de femmes-poètes. On y aperçoit bientôt la sacralisation de l'amour maternel, l'union instinctive avec la nature, la référence régulière à un monde imaginaire, la repentance après la chute, l'assujettissement à quelques canevas stéréotypés de vie, la rareté de réactions face aux conflits et aux guerres. Et, après l'énumération et le développement de ces différences, Jeanine Moulin aime pourtant proclamer que « le facteur de rapprochement entre les deux sexes repose moins sur la notion d'égalité que sur celle de complémentarité ».

Sans doute est-ce par goût de l'alternance que, tout en s'intéressant à l'écriture féminine, Jeanine Moulin se penche également sur Pauvre combien passionnante de Fernand Crommelynck, un écrivain qu'elle connaît depuis son enfance puisqu'il fréquentait parfois la demeure familiale. D'ailleurs, le dramaturge du *Cocu magnifique* intéresse très tôt la jeune universitaire. Parmi ses sujets de prédilection, outre Nerval et Apollinaire, Crommelynck excite sa curiosité, surtout depuis qu'Albert, frère cadet de Fernand, artiste peintre, lui apprend qu'au début du siècle, Fernand a collaboré au *Carillon*, le principal journal d'Ostende, où il a séjourné entre 1907 et 1909. Intriguée par ces révélations, Jeanine Moulin épiluche

les collections du *Carillon*. Nulle trace du nom de Crommelynck, mais quantité d'articles signés de deux initiales, G. M., celles de Georges Marquet, croit-on, un personnage truculent, directeur du journal et animateur, à l'époque, de la vie ostendaise. Sans se laisser démonter par cette découverte, Jeanine Moulin joue un peu au détective littéraire. Elle est bientôt convaincue que G. M. n'est autre que Crommelynck. Elle étudie longuement ces chroniques, en compare les aspects les plus secrets, s'appuie sur les centres d'intérêt animant à cette époque Crommelynck. Bien plus, elle trouve dans les chroniques des passages entiers de l'œuvre du jeune écrivain, extraits, entre autres, de souvenirs et de contes fantastiques. Aucun doute possible, G. M. est bien Crommelynck. En 1974, elle publiera les résultats de ses recherches et les preuves de sa découverte ainsi que toutes les pièces du dossier dans un fort volume de près de 350 pages que publie l'Académie. Quatre ans plus tard, elle rassemblera et publiera à la même enseigne les fruits de ses longues pérégrinations à travers l'œuvre crommelynckienne. Près de 450 pages, cette fois, paraissent sous le titre général de *Fernand Crommelynck ou le théâtre du paroxysme*. Après un survol biographique (enfance et adolescence) du jeune auteur, Jeanine Moulin analyse, pièce après pièce, personnage après personnage. Elle publie même, en appendice, et in extenso, une pièce inédite du dramaturge, une tragédie en un acte et en vers, intitulée *Le chemin des conquêtes*, datant de 1908.

Elle enrichit son essai de textes, de messages, d'interviews radiophoniques de et sur Crommelynck. Elle y adjoint des notes à propos des représentations théâtrales ainsi qu'une biobibliographie complète. Jeanine Moulin ne manque pas aussi de formuler des propositions assez audacieuses lorsqu'elle affirme que « l'art dramatique français a basculé sur ses fondements » après la première du *Cocu magnifique* ou quand elle conclut avec hardiesse un de ses chapitres par cette assertion : « Tout agnostique que soit Crommelynck, son théâtre développe une éthique du bien et du mal à consonance chrétienne. » Ces deux études importantes consacrées à l'un de nos grands dramaturges ennoblissent la bibliographie de Jeanine Moulin. Leur consultation est devenue indispensable à quiconque se penche vers l'auteur d'*Une femme qu'a le cœur trop petit*.

Les incessantes recherches poursuivies durant des décennies sur des écrivains qu'elle aime et admire n'ont pas empêché Jeanine Moulin de poursuivre ses

collaborations régulières aux journaux et revues. On retrouve souvent son nom en feuilletant *Le Journal des poètes*, *Marginales*, le *Bulletin officiel de l'Association des écrivains belges de langue française*, le *Figaro littéraire*, *Le Soir*, les *Annales*, *La revue générale belge*, la *Revue nouvelle*, d'autres encore. Elle figure aussi dans nombre de florilèges, notamment ceux que publie *La Maison du poète*, sous l'appellation d'*Anthologie de la deuxième*, puis *de la troisième décade*, dans les pages poétiques de l'Exposition de Bruxelles ou dans *Les poètes du Bois de la Cambre*.

Pas un lieu où la poésie règne qui ne voie sa présence. Ainsi, dès le début, en 1949, elle est une fidèle des *Midis de la poésie*, créés par Sarah Huysmans. Un quart de siècle plus tard, c'est Jeanine Moulin qui reprend le gouvernail de cette institution vouée à la défense des poètes et de leurs amis. C'est d'ailleurs à la tribune de ces *Midis* qu'elle m'invitera, en décembre 87, à parler, avec des lectures de Charles Kleinberg, de *Giono, moissonneur des Hauts-Pays*.

Toujours sur la brèche, elle accepte de faire partie de nombreux jurys littéraires, anime des colloques, organise des soirées, sans cesser jamais de gérer ses affaires. Faut-il rappeler qu'au printemps 1976, la reine Fabiola et le roi Baudouin, désirant connaître des poètes belges, choisissent le 72 de la rue des Échevins comme lieu privilégié de la rencontre ? Durant plus de deux heures, les souverains s'entretiendront ainsi avec les auteurs sous le regard attentif et les soins attentionnés de l'hôtesse.

Choix, faut-il le dire, n'aurait pu être plus exemplaire. Car dans ces lieux de la capitale, à deux pas de l'ancienne abbaye de la Cambre où, jadis, vivaient des cisterciennes, ne cesse de flotter un parfum de poésie.

C'est là, dans sa thébaïde, que Jeanine Moulin compose ses essais et, surtout, se laisse bercer par les mots. « Pour écrire mes poèmes », dira-t-elle, « il me faut le silence de mon bureau, de préférence aux heures matinales où l'on fait peau et cervelle neuves. Plus encore que le bruit, la nature m'empêche d'écrire, tant elle m'envoûte et m'accapare ».

Pourtant, parmi les thèmes favoris qu'on découvre dans les divers recueils de poèmes de Jeanine Moulin, la nature est loin d'être le moins constant. À côté d'elle, vont se retrouver d'autres sujets qui en constituent les idées motrices et ses préoccupations essentielles. Dans une étude qu'ont publiée *Les dossiers luxembourgeois du livre*, Claire Anne Magnès rassemble ces thèmes sous plusieurs

paragraphes, à savoir : le monde extérieur, la vie intérieure, la conscience permanente de la mort, les objets, l'humour, l'écriture, le poème et les mots. On peut les structurer d'une autre manière en évoquant le bonheur, l'enfance, l'amour conjugal, la maternité, la fuite du temps, mais, certes, assez constante, la présence inexorable de la mort. C'est pourquoi la poésie de Jeanine Moulin permet, mieux peut-être que les essais, d'accéder davantage à des lieux secrets et de suivre, au fil de l'âge, des révoltes et de la sagesse, des éblouissements et des regrets, de la douceur et une certaine rudesse dans la manière de juger les êtres et les choses. Feuilletter les divers recueils de poèmes de Jeanine Moulin rend possible de saisir la philosophie et l'intimité d'une femme entée directement sur les plaisirs et les peines de l'existence.

Est-ce cet attrait pour une introspection raisonnée qui la pousse, après ses recherches sur Nerval et Apollinaire, à composer un premier ensemble qu'elle intitule *Jeux et tourments* ? Ou n'est-ce pas plus simplement le plaisir de chanter ses propres laudes ou, plutôt, durant les années obscures de la guerre, son souci d'exorciser les démons, de s'éloigner du monde et de se rapprocher des siens ? Le livre paraît en 1947. On a dit que l'auteur, par la suite, aura « tendance à récuser ce recueil ». Il est exact que l'ensemble pêche par quelques faiblesses, qu'il est nourri d'un certain symbolisme et qu'on y trouve des tournures parfois archaïsantes ; Robert Vivier en fera d'ailleurs reproche à l'auteur. Mais, quand même, on y découvre des vers qui sonnent bien et font preuve d'alacrité, malgré les temps pénibles de la guerre et la mort qui règne

Mort, douce mort, prends-moi jeune encor, encor belle

Pour que, vive clarté, je brille en ta noirceur...

Mère comblée par l'enfant qui est né, Jeanine Moulin n'en est pas moins meurtrie par les malheurs qui menacent, tel « ce lent avion qui chancelle / Pour semer le goût de mourir » ou « ce guerrier... avec la foudre dans (ses) mains ». Ceci, pour justifier les « tourments » du titre. Mais, pour les « jeux », celui d'être « Femme au goût de framboise neuve / Si faible en ses incertitudes » ou celui d'aimer l'époux comparé à un « Beau mur où (est) scellé(e) la douceur de la vie ».

Six autres recueils constituent la somme poétique publiée ensuite par Jeanine Moulin. Ils s'échelonnent de 1957 à 1986. Une anthologie, *De pierre et de songe*, reprendra l'essentiel des livres précédents et couronnera cette production régulière allant de *Feux sans joie* à *La craie des songes*. De lentes mutations formelles jalonnent la reprise de ces poèmes. Préoccupée d'abord en ses débuts par les règles classiques, Jeanine Moulin s'en écarte peu à peu pour adopter assez souvent une prose rythmée, voire une déambulation plus détendue convenant parfaitement à ses espèces de récits. Plusieurs d'entre eux réapparaîtront d'ailleurs dans *Les yeux de la tête*, ensemble rédigé uniquement en prose. De plus en plus, la langue se dépouille, le vocabulaire se veut plus précis, la prosodie devient plus nette. Jeanine Moulin se place alors volontiers dans le sillage de Norge, d'où cet intérêt pour de menus objets, ce ton détaché pour parler de choses graves, cette démarche salubre, cette manière, a écrit un jour Guy Goffette « d'empoigner la vie à bras-le-corps et d'en découdre avec le présent, de refuser la plainte, l'élégie, la désespérance, de prendre plaisir à jouer avec les mots, et le sens de l'humour, et le bon sens ». On pourrait citer bien des passages attestant cette propension à jumeler « jeux et tourments ». Dans *Feux sans joie*, par exemple où, à côté d'évocations d'histoires ou de chansonnettes (*Blanche-Neige*, *Nous n'irons plus au bois*, *Malbrough s'en va-t-en guerre*), on trouve ces vers disant l'inéluctable mort :

Toujours l'orgueil du sang, la hantise de soi  
Et nul ciel élargi, nuls rayons planétaires  
N'éclairent ces secrets qui mourront avec moi...

Ou encore, dans *Les mains nues*, près de l'évocation de villes et de sites rencontrés lors de voyages au Mexique, aux États-Unis, en U.R.S.S. et ailleurs, des notations comme : « J'ai peur de vivre en deçà de mes forces » ou « Savez-vous que c'est long, une vie / où il a été beaucoup œuvré / que c'est lent et que c'est lourd / d'avoir tout possédé ? » Alain Bosquet saluera d'ailleurs ce recueil où il voit « comme une oscillation entre le réel et le possible, le possible et l'impossible... le chant même de la précarité humaine dans l'affirmation de ses doutes les plus superbes ».



Dans *La pierre à feux*, deux vers précisent à merveille cette oscillation entre moments de jubilation et instants d'abattement. Les voici :

Tu vois saigner mes mots dans mes chants illusoires,  
Poésie mon visage aux larmes de pluie noire...

Ils résument à eux seuls toute l'œuvre poétique de Jeanine Moulin, ses minutes d'allégresse et ces espaces où surgissent soudain doute et angoisse.

J'ai déjà dit qu'une anthologie, *De pierre et de sang*, a ponctué le cheminement poétique de Jeanine Moulin. Si l'auteur en a écarté totalement ses deux premiers recueils, elle a voulu y retenir en revanche de larges extraits de ses autres volumes dont j'ai cité les titres, mais aussi des pages de *Rue chair et pain* et du *Musée des objets perdus*. En comparant la forme primitive des poèmes retenus à celle figurant ici, on s'aperçoit de l'important travail stylistique qui en a souvent modifié l'expression par l'effacement de nombreuses majuscules, le biffage de mots superflus, voire de phrases entières. Les adjectifs sont surtout les victimes de ces nettoyages. Les recueils du début ont particulièrement subi ce sort. Preuve supplémentaire de l'exigence de Jeanine Moulin, reprenant sans cesse ses textes pour les alléger, rendre leur style plus percutant et dégagé de toutes « gracieusetés et autres afféteries ».

À la fin de l'anthologie que je viens d'évoquer, on trouve une série de poèmes inédits rassemblés sous le titre de *L'espace sans nom*. On y lit ces vers :

Peut-être refusons-nous à corps et à cris  
le couteau mal emmanché de l'ultime déchirure  
et le vide de la non-connaissance.  
...  
Incontournable espace...  
on te repousse en vain de nos deux mains tendues  
sans reculer d'un doigt tes portes défendues...

Ces cris sourds sont ceux d'une vivante qui n'ignore ni ne craint l'instant fatal. Elle l'a souvent dit. Dans *Musée des objets perdus*, on lit déjà :

Tu seras ce néant au visage de cire  
façonné sans objet, rien qu'un désir du rien...  
Tu seras mordoré au fumet du gésir,  
comme un insecte vide épinglé sans un cri...

Cet insecte, cette « abeille moulin » comme l'a décrite avec humour Liliane Wouters, « active, diligente, disciplinée, (qui) montre une parfaite adaptation à la vie en société », cesse, un jour, de battre des ailes. Le destin frappe. Le 18 novembre 1998, Jeanine Moulin pose définitivement « la craie des songes » et s'arrête d'agiter de ses « mains nues » sa « pierre à feu ». Elle retrouve la terre qu'elle a tant chantée. Cela se passe dans le gel, en présence de bien des amis, au cimetière d'Ixelles. Elle s'en est allée retrouver Léo, laissant après elle, comme elle l'a un jour écrit, « un souvenir / aussi impondérable qu'une bulle / dont la rondeur renferme un peu de ciel ».

Copyright © 2000 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer ce discours :**

Roger Foulon, *Réception de Roger Foulon. Séance publique du 26 février 2000* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2000. Disponible sur :  
<[www.arlfb.be](http://www.arlfb.be)>